

Partir pour mieux revenir

La dimension pays du festival s'affirme toujours plus année après année. Pouembout a accueilli un film en compétition internationale lundi dernier, *La puerta de no retorno*, et son réalisateur, Santiago A-Zannou.

Is étaient peu nombreux à cette projection du film du réalisateur espagnol Santiago Zannou lundi dans les caves du château Grimigni, mais les cinéphiles ont eu tout le loisir d'échanger avec ce documentariste qui présentait le retour de son père exilé après quarante années de séparation avec sa famille béninoise.

C'est une histoire de famille, de l'enfant prodigue, d'une séparation douloureuse et d'un retour tout aussi difficile. *La puerta de no retorno* de Santiago A-Zannou raconte comment Alphonso, son père de 68 ans, vit un retour au Bénin d'aujourd'hui après l'avoir quitté quarante ans plus tôt dans l'espoir d'une vie meilleure en Espagne. « C'est l'histoire de ma famille, mais aussi de tous les exilés qui partent en se disant qu'ils vont revenir. Mais le temps passe trop vite et souvent, lorsqu'ils reviennent à leur terre natale, la vie a complètement changé. Leurs parents et amis sont partis, et ils se sentent étrangers », explique le réalisateur aux spectateurs après la projection.



La discussion d'après-film en petit comité avec Santiago A-Zannou a été conviviale.

« C'est l'histoire de ma famille, mais aussi de tous les exilés qui partent en se disant qu'ils vont revenir. »

Sobriété. Une trame sonore utilisée judicieusement accompagne les images impressionnantes des paysages, mais jamais pour extorquer des larmes au public. La sobriété du film

rend l'histoire accessible à tous, puisque beaucoup peuvent partager les sentiments du héros. « Je pense que les gens qui ont quitté la France pour venir travailler ici en Nouvelle-Calédonie peuvent ressentir ces choses. Retourner en France après plusieurs années passées ici, ça peut être difficile parce que les choses changent », ajoute le réalisateur.

Mais au-delà du fil de l'histoire, le documentaire pré-

sente aussi une Afrique « qui a quelque chose de positif, selon l'auteur. Nous avons trop souvent vu des films où l'espoir y était nul. Mais je voulais montrer qu'il est possible pour un Africain d'avoir un rêve et de le réaliser. Dans le cas de mon père c'était de donner un avenir meilleur pour ses enfants. A ses yeux, parce que j'ai réussi, et que je suis reconnu en tant que réalisateur en Espagne, il a réalisé son rêve », raconte celui qui a remporté le prestigieux prix Goya en Espagne pour son premier long-métrage, *El truco del manco*, en 2008.

Rencontres. Du côté du public, les habitants de Pouembout ont apprécié cette projection. « Je les suis depuis six ans ! Ces films sont des voyages, souvent difficiles, mais toujours intéressants. A travers le travail des documentaristes, on fait des rencontres fascinantes puisqu'ils prennent le temps de rentrer dans la vie de leur sujet », raconte Pascale.

Nathanaël, âgé de 10 ans, accompagnait sa mère. « On essaie d'en voir le plus possible. Ça me plaît ce festival, parce qu'on peut entendre d'autres langues et on voit d'autres genres de vies. On se

rend compte qu'on n'a pas une vie difficile ici », déclare le jeune garçon.

Trois autres films devaient être présentés lundi soir à Pouembout, mais pour des raisons de logistique seul *La puerta de no retorno* a fait le chemin de Poindimié à la côte Ouest avec son réalisateur. *Tres tristes tigres* et *Framing the other* n'ont pu être visionnés, à la déception de quelques spectateurs qui ont rebroussé chemin puisqu'ils avaient déjà vu le film de Santiago A-Zannou.

De notre correspondante Marie-France Cardinal

■ Son festival

« Un festival unique »



Isabelle Lavigne, canadienne.

« Je me sens souvent seule en général dans les festivals ou un peu perdue ou un peu dépassée. Mais ici je me sens vraiment bien, parce qu'on est entouré de nature, les gens sont posés, il n'y a pas trop de monde... Et ce n'est pas trop chargé donc on a le temps de se lier, d'établir des rapports, d'avoir des discussions qui durent, de rencontrer les gens. Et le fait qu'on puisse aller dans les tribus, montrer nos films en plein air pendant qu'on mange, tout le monde ensemble, ça, c'est le véritable sens de l'art pour moi, c'est le véritable sens du partage. Donc, c'est un privilège d'avoir ces instants. On ne passe jamais des moments comme ça ailleurs. C'est un festival vraiment unique en son genre et j'espère qu'il va durer. »

■ Le programme

Jeudi 1er novembre

A Poindimié Médiathèque
9 heures: Mâacelo, l'esprit de l'eau de A. Reiss et B. Tyéa suivi de *La puerta de no retorno* * de S.A. Zannou
10 h 30: Godnathistorier fra Onskabens Akse * de V. Brtld
11 h 15: Bakoroman * de S.Ganou
13 heures: Du, le piège à poisson de A. Reiss et B.Tyéa suivi de La nuit, elles dansent * de I. Lavigne et S.Thibault
14 h 45: Little Heaven * de L. Corthous
16 h 15: Framing the other de I. Kok et W. Timmers
16 h 45: Tres tristes tigres de D. Munoz suivi de e-wasteland de D. Fedele
Tribu de Wagap
18 heures: Bad Weather * de G. Giommi
20 h 45: Cheveux rouges et café noir de M. Bochet

Tribu de Bayes
18 heures: Ochre and Ink * de J. Bradley
20 heures: Vol spécial * de F. Melgar
Hôtel Tiéti Tera
18 heures: C'est beau la politique, vous savez ! suivi d'un débat
A Poup
Site de Shelo
19 heures: La place de E. Tialetagi et A. Kate suivi de Imulal de N. Luepack
A Voh
Tribu de Ouélisse
19 heures: Leccionès para Zafirah * de C. R. Dominguez et D. Sarhandi suivi de Stand van de sterren de L. Retel Helmrich

Les séances suivies d'un * se font en présence du réalisateur.

■ Zoom sur... Bakoroman, documentaire burkinabé

Sur la route de Ouaga

A Ouagadougou, la capitale du Burkina Faso, les enfants vivant dans la rue se sont auto-baptisés « bakoroman ». Le réalisateur burkinabé Simplice Ganou a travaillé quatre ans comme éducateur dans un centre d'écoute de la ville. « C'est un lieu où les jeunes des rues peuvent se laver, faire leur lessive, se soigner et échanger avec des adultes lorsqu'ils ont besoin d'aides ou de conseils, explique-t-il. J'étais là, simplement présent dans leur quotidien, de jour comme de nuit. Et j'ai découvert une réalité complexe. J'étais là capable de voir et de partager des temps invisibles: ceux qui constituent la vie banale de ces jeunes, loin du spectaculaire que l'on

imagine d'habitude. Dès lors, j'ai eu envie de prolonger ces rencontres avec un film. »

Ce film nous entraîne avec cinq de ces enfants qui prennent à pied la route pour aller de leur village, Koudougou, à la capitale dans l'espoir d'une vie meilleure. Un parcours de 90 km sous un soleil harassant que peu sont capables de faire.

Une nouvelle famille

Au fil des kilomètres, avallés en sniffant de la colle, le réalisateur dresse le portrait de chacun des jeunes. « Le tournage du film a duré deux mois, indique le réalisateur. Nous avons fait la route d'un trait sur trois jours avec toute l'équipe technique. Sans

nous, ils mettent plutôt deux jours à la faire. » A ceux qui focalisent sur les vêtements et le dénuement de ces « enfants sans enfance », Simplice répond: « Ce n'est pas le sujet, le problème va au-delà de l'aspect matériel. C'est quand la cellule familiale n'est plus une sécurité que ces enfants choisissent la rue. Pour eux, ils sont des braves gens qui ont décidé de prendre en main leur destin. C'est la naissance de la grande ville qui a généré les enfants des rues. Le groupe qu'ils forment c'est une famille, ils ont recréé ce qu'ils ont fui. » Un film à voir ou à revoir aujourd'hui, à 11 h 15 à la médiathèque de Poindimié, en présence du réalisateur. X.H.

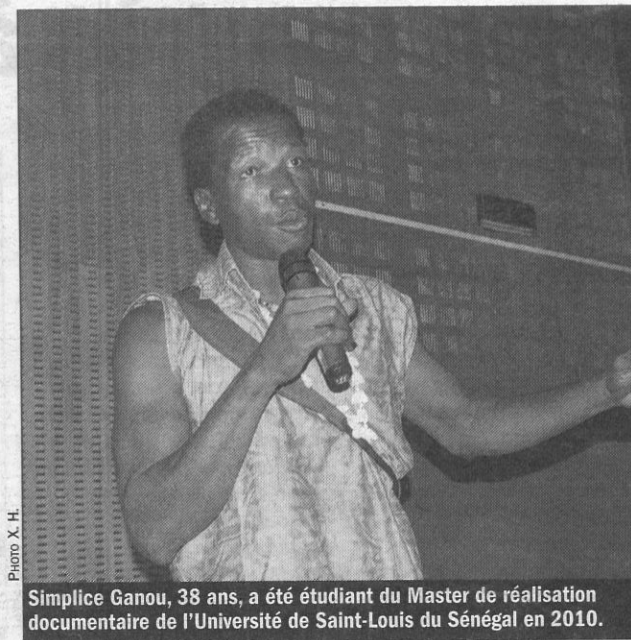


Photo X.H.

Simplice Ganou, 38 ans, a été étudiant du Master de réalisation documentaire de l'Université de Saint-Louis du Sénégal en 2010.